

FAFOUINE BABOUIN

reporter

DU RIFIPI DANS LA GARBURE

Jean-Louis Le Breton

Roman polar écolo - rigolo. De l'action, de la réflexion,
de l'Armagnac et des ficelles de caleçon.



Les éditions du
Canard Gascon

Nouvelle édition

© *Les Editions du Canard gascon 2009*

Reproduction et traduction interdites. Tous droits réservés pour tous pays.

Photo de couverture : François Benveniste

Manequin Lילו-Fafouine

Les photos de François Benveniste sont visibles sur le site

www.fbenveniste-photos.com

Jean-Louis Le Breton

Du rifici dans la garbure

Les aventures de Fabienne Babouin
dite « Fafouine Babouin »,
reporter (à terre)



*En très (vraiment très) humble hommage
à Frédéric Dard et à San-Antonio*

Jean-Louis Le Breton et Fafouine Babouin

*Merci à Laurent Katz pour son aide précieuse
J.-L. L.B.*

MIDI-GASCOGNE

Les pompiers fêtent la Sainte-Barbe



Comme chaque année, les pompiers vont fêter la Sainte-Barbe ce soir dans la grande salle d'animation. Le préfet Etienne Georgeot de la Tuile sera présent pour les nominations des nouveaux promus. La cérémonie sera suivie d'un pot de l'amitié et d'un repas qui réunira les hommes du feu, leurs familles et leurs amis. On attend près de trois cents personnes.

F. B.

I

Sainte-Barbe, c'est la patronne des pompiers et des artificiers. Comme je suis plus consciencieuse qu'une brodeuse de dentelle de Bruges, j'ai farfouillé sur Internet. Je voulais connaître l'histoire de cette meuf parce qu'aucun des pompiers que j'ai interviewés n'a été fichu de déblatérer trois mots sur elle. Mais je suis curieuse de nature. Faut que je tire le bout de laine jusqu'à détricoter le pull-over. Ça défrisait ma pauvre mère quand elle était encore de ce monde. « Fafouine, qu'elle disait, viens ici que je coupe ce fil qui dépasse de ton pull-over. Déjà qu'on voit ton nombril. D'ici la fin de la journée, si tu continues à l'arracher ça fera un bikini. Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu pour avoir une fille aussi peu soigneuse ? »

C'est comme ça qu'elle était ma *mother*. Elle en appelait au ciel mais n'avait jamais mis les pieds dans une église.

Enfin bref, j'en ai appris de belles sur la Sainte-Barbe au nom de laquelle on ne va pas tarder à vider des bouteilles de vin blanc de Gascogne. Le buffet est déjà dressé au fond de la salle des fêtes et trois beaux pompiers, mains croisées dans le dos et jambes écartées attendent la fin des discours officiels pour faire péter les bouchons.

Comme je ne fais pas de rétention d'information (pas plus que d'albumine), je vais vous toucher deux mots sur l'histoire de Sainte-Barbe. Vous pouvez prendre des notes. Barbara donc (c'était son vrai prénom et ça me rappelle un disque des Beach Boys que mon père passait sur son crin-crin à 45 tours quand j'étais mouflette) a vécu en Turquie au III^e siècle. Le côté historique pourra toujours servir d'intro à l'article que je dois rédiger pour mon canard. C'est pas mauvais de tartiner un chouïa de culture dans les pages d'infos locales. Y'a que celles-là qu'on lit dans le coin. Tu parles si les autochtones se tamponnent des infos nationales. Généralement, ils attaquent par la rubrique nécro. Franc succès pour mes camarades de plume qui convolent autour des cimetières et suivent les enterrements de notables. Ici tout le monde veut savoir qui a cassé sa pipe et comment c'est arrivé (vous vous rendez compte ma pauvre dame, si jeune !).

Je reviens à Santa-Barbara, patronne des pompiers (je sais, je suis bavarde). Son père, possessif et jaloux, voulait protéger la virginité physique et spirituelle de sa fille. Il la claquemurait à double tour dans une simple tour à deux fenêtres. Retenez-bien ce chiffre parce qu'il n'est pas anodin. Bouclée dans son donjon, qu'elle était la pauvre, bien à l'abri des mâles et des mécréants chrétiens. Son dabe était musulman jusqu'à l'os. Mais vous connaissez la convoitise des hommes. Presque aussi grande que la curiosité des journalistes de province. Toujours est-il qu'un prêtre déguisé en médecin est parvenu à s'introduire dans ladite

tour, un jour que la petiote avait des malaises. Un retour de règles ou une déprime consécutive à l'enfermement. Il lui a fait le coup du goupillon sacré et l'a convertie à la foi de Jésus. On ne précise pas s'il l'a aussi poinçonnée dans la foulée. Parce que les curés de l'époque ne crachaient pas sur la bagatelle. Les vœux de chasteté, ils les laissaient aux moines.

Expédiée au septième ciel, la Barbara qui, jusqu'alors, n'avait vu la bête humaine que dans ses rêves les plus fous, est touchée par la grâce. Elle fait percer une troisième ouverture dans sa tour. Une fenêtre pour le Père, une autre pour le Fils et la dernière pour le Saint-Esprit.

— C'est la Sainte-Trinité, qu'elle dit à son père. Je me suis convertie au christianisme, papa !

— T'as fait ça ma fille ? s'emporte le daron.

Vénère, le gars se pète une colère de l'enfer et fiche le feu à la tour. Mais Barbara avait goûté aux plaisirs de la vie. Et bien avant que Lara Croft ait tricoté son premier short, elle s'enfuit en catastrophe. Après ça se complique. Son père la rattrape, la traîne par les cheveux jusque devant le tribunal local. On la condamne à d'affreux supplices, mais têtue comme une bourrique espagnole, elle refuse d'abjurer sa foi. Voilà-t-y pas qu'on sort le grand cimetière à décapiter les récalcitrants.

— A vous l'honneur, dit le président du Tribunal à son père. Après tout c'est bien vous qui avez engendré cette purulence. Faudrait voir à nettoyer ça proprement.

Mais à peine lui a-t-il tranché le cou qu'il est frappé par la foudre. Le big bang électrique. C'est pas bien malin de lever vers le ciel une grande épée métallique un soir d'orage. Benjamin Roosevelt lui aurait expliqué le principe du paratonnerre s'il était né quelques siècles plus tôt. Tout cramé par la vengeance de Dieu, le père. Tu penses si la cause chrétienne a sauté sur l'occase pour inscrire illico la Barbara au catalogue des Saints. Vengée par le

feu, elle s'est retrouvée patronne des pompiers. Ça fera vraiment une bonne introduction pour mon article.

Mais ce soir c'est la fête des pompiers. Et je suis de service pour l'info locale. Je me rapproche un peu de la scène pour écouter les discours et prendre des notes. On me tape sur l'épaule.

— Alors Fafouine, tu viens gratter sur les pompiers ?

Celui-là je le connais, c'est le vieux Lanusse, un retraité qui bosse comme correspondant local de la *Pêche-du-Midi*, notre concurrent. Il est proportionné façon barrique d'armagnac. Il en a d'ailleurs la même contenance en alcool. Il est sale comme un concurrent de Koh-Lanta après l'épreuve du roulé dans la boue. Ses petits yeux marrons s'agitent comme des roulements à billes dans un tas de saindoux. Un sourire mielleux coincé entre deux bajoues de porc. Et une main molle comme cinq nouilles trop cuites. Je dois faire monter sa libido en vrille. Chaque fois qu'on se croise, il me colle au train.

— T'as pas encore fait la razzia sur le buffet ? je lui demande. T'as intérêt à prendre le ticket, parce que dans cinq minutes ça va être le *rush*.

— Je sais bien, mais faut que je tapisse un papier sur le discours du préfet. Paraît qu'il va annoncer du nouveau.

— On va repeindre la caserne ? j'ironise.

— Ça serait pas du luxe.

Il a sorti son carnet à spirales et suce consciencieusement un Bic qui refuse de se mettre au boulot. Au bout de deux minutes Lanusse a la langue noire comme ses doigts de pieds. C'est pas un raffiné de la toilette, le collègue.

Sur la scène, c'est le colonel des pompiers qui cause. Pour vous dire, dans les cérémonies locales, il y a un ordre pour jacter. D'abord les sous-fifres. Ensuite les seconds couteaux et enfin les huiles. Et quand tout le monde y est allé de son laïus, c'est toujours le représentant de l'Etat qui ferme le ban. En l'occurrence

aujourd'hui c'est le préfet. On est vernis. D'habitude il envoie sa sous-préfète. Une bonne femme aussi terne qu'une chaussure pas cirée un jour de pluie et dont les discours pourraient endormir un teuffeur qui viendrait de prendre vingt-sept pilules d'ecstasy pour danser soixante-douze heures d'affilée devant un mur d'enceintes. C'est ça la vie de province. On marche au rythme des fêtes locales et des traditions.

À côté du préfet se trouve le colonel des pompiers. Je le connais bien. Il s'appelle Truchel et il est pompier-vétérinaire. Je l'ai déjà interviewé parce que j'aime bien les animaux et lui aussi. C'est un grand gars d'une cinquantaine d'années, jovial et carré. Il trimballe en permanence un fusil et des cartouches anesthésiantes dans le coffre de sa voiture.

« Je suis toujours prêt à intervenir ! » il m'avait raconté. « Le plus souvent c'est des bestiaux qui se taillent en arrivant à l'abattoir. Ils sautent les barrières ou mettent les voiles en descendant du camion. Après on leur court au derrière dans la nature. Mais comme ils devinent qu'on veut les passer à la grande casserole, ils ne se laissent pas approcher facilement. L'animal est pas plus con que l'homme. Souvent moins même. Il sent la mort, alors évidemment on peut pas lui reprocher de vendre cher sa peau. »

Truchel, il est admiratif pour les bestiaux rebelles. D'ailleurs il m'a dit que la plupart du temps on remettait au pré le taureau ou la vache qui avaient défié les hommes pour échapper à l'abattoir. Ça, c'est l'esprit de la corrida qui plane sur tout notre joli coin du sud-ouest. Aujourd'hui, il a mis son costume d'apparat, avec les beaux galons, les épauettes et tout le tintouin. Je suis une fille et je ne comprends pas grand chose à leurs grades et leur hiérarchie. C'est bien des machins pour flatter l'ego des gamins. Moi, les sous-lieutenants ou les sergents ça me parle autant que les soupapes, les pistons ou les courroies de distribution dans une bagnole.

Je suis bien contente que ça existe, point barre. Je ne vais pas, en plus, chercher à savoir comment ça fonctionne.

Il en est aux nominations Truchel.

— Laurent Carrero est admis au grade de sergent !

La salle applaudit. L'impétrant grimpe sur l'estrade. Il est beau ce jeune pompier. J'en ferai bien mon quatre heures. Il reçoit l'accolade du colonel et puis celle du préfet.

— C'est comment son blaze ? me demande Lanusse qui ne doit pas non plus se laver les oreilles.

Et ça continue dans la distribution de médailles.

— Paul Ranolli est promu au grade de capitaine ! annonce Truchel.

Un grand gaillard rougeaud monte les marches à son tour. C'est leur festival de Cannes, aux pompiers. On se la pète dans le cérémonial. Les épouses ont les larmes aux yeux. Des mômes rêvent de coiffer le casque rutilant et de grimper sur la grande échelle.

Ranolli est un pompier volontaire. Il est paysan de son état, comme la plupart des hommes du feu, par ici. Les pompiers professionnels ne sont pas légion en province, attendu qu'ils sont payés par le Conseil Général qui pleure toujours après la thune. On se demande où ça passe quand on voit tout ce qu'on nous aspire en taxes départementales. J'ai mon idée, j'en reparlerai quand j'aurai deux minutes.

— Paul, tout le monde le connaît, entame Truchel en le prenant par les épaules pour le tourner face au public. Voilà plus de vingt ans qu'il est au service du SDIS¹. Il en a vu des incendies et des accidents ! Il a pratiqué l'aide aux personnes toujours avec le courage et l'humanisme de notre corporation...

Truchel se lance dans le lyrique. Ça gêne Paul Ranolli qui a tout du grand agriculteur timide. Il baisse les yeux comme une vierge

¹ SDIS : Service Départemental d'Incendie et de Secours

effarouchée et tortille les boudins qui lui servent de doigts en malaxant sa casquette en feutrine.

— Il est souvent dur de concilier les métiers de la terre et la vocation de pompier, ajoute Truchel. Il faut parfois abandonner le tracteur au milieu du champ pour courir au Centre d'Intervention. Cette année, Paul s'est illustré dans le feu de chai du domaine de Latif. Les foudres d'armagnac étaient en flammes à côté du local où se trouvaient stockées des bonbonnes de gaz. L'homme est gaillard et téméraire. A lui seul, il a évacué toutes ces bouteilles, éloignant par là-même le risque d'explosion !

Dans la salle on applaudit. Ranolli est rouge comme si on avait placé une pierre de sauna dans son caleçon. Je prends des notes, ça fera une anecdote. Je vois Justine Laberlue, ma photographe attitrée, qui mitraille à coups de Canon. Elle joue des coudes pour s'approcher de l'estrade et avec son gabarit de catcheuse, elle n'a pas de mal à faire son trou. On aura de la bonne iconographie pour l'article.

Le préfet épingle une médaille sur la poitrine de Ranolli. Laberlue rouspète comme une chienne de garde en colère.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? je lui demande.

— Ces cons de pompiers ont tous une bande réfléchissante sur leur pull-over. Chaque fois que je file un coup de flash, ça me nique le cliché.

— T'as qu'à prendre des gros plans de leurs bouilles, je suggère.

— Tu vas voir la tête à Campari si je ramène pas des photos d'ensemble. Il va me faire un caca nerveux.

Pour vous situer, Campari, c'est notre boss. Le rédacteur en chef des pages locales. Il porte un nom d'apéritif, mais ce n'est pas le genre de type qui se déguste en sirop. Râler, c'est une vocation chez lui. Un vrai sacerdoce. S'il n'a pas défrisé la tête d'un

journaliste, d'une secrétaire ou d'une correctrice avant midi, sa journée est foutue. Campari, c'est la bête noire de la rédaction. Tout le monde le redoute, mais on le respecte aussi parce qu'il a un vrai pif pour dénicher les bonnes infos. Il possède une truffe de chien de chasse pour ce qui concerne la vie locale. Le scandale du pâté de canard au cochon, c'est lui. L'affaire des bouteilles d'eau minérale remplies au robinet, c'est encore lui. L'assassinat de l'adjutant de gendarmerie tué par le préposé au gaz à qui il avait piqué sa femme, c'est toujours lui. Les petits tsunamis régionaux font grimper les lecteurs aux rideaux. On fait des tirages de *ouf* avec des histoires bien de chez nous. Ici tout le monde se fiche du Président de la République, sauf s'il met les pieds dans le département pour aller tâter le cul d'une vache ou pour inaugurer une nouvelle bretelle d'autoroute.

Campari m'a dit « Fafouine, tu vas couvrir cette fête de la Sainte-Barbe. Je sais bien que les cérémonies te font tartir, mais c'est l'occasion de voir du beau monde. Ça serait le diable si tu n'arrives pas à lever un petit lièvre. D'autant, ma grande, que tu es maligne comme un singe. »

Celle-là, j'y ai droit à toutes les sauces. Moi, j'ai pas demandé à m'appeler Babouin. C'est pas un nom de famille facile à porter. Fafouine Babouin, franchement, ça le fait pas de prime abord ! Pourtant je m'y suis habituée, et je peux même dire que je l'aime. Il n'est pas ordinaire. Mon vrai prénom c'est Fabienne, mais comme je passais mon temps à farfouiller dans tous les coins, mon père m'a surnommée Fafouine, et ça m'est resté.

Le préfet est un noble : Etienne Georgeot de la Tuile. (Quand je pense que Campari se moque de mon nom...). Sa tête au carré est accentuée par une coupe en brosse. C'est un ancien militaire reconverti dans les affaires d'Etat. Il a des épaules de catcheur et la mâchoire en fer à repasser. Ses mains sont larges comme des pattes de pélican et épaisses comme des saucisses de chez Quick.

Il tapote dans le micro et crache des « un, deux, trois » avant de se décider à parler et attaque dans l'humour potache.

« Mon discours sera comme les jupes des jeunes filles : suffisamment court pour attirer l'attention et suffisamment long pour couvrir le sujet... »

Un rien macho, le préfet ! Mais dans la salle, on se gausse.

« Je tiens d'abord à remercier la présence... »

C'est parti pour la liste des notables. Ici, il ne faut oublier personne sinon ces messieurs se vexent. Y a pas plus susceptible qu'un bourgeois de province, président de quelque chose : le club de rugby, la communauté de communes, le syndicat des eaux, l'office de tourisme, l'association des anciens combattants d'Algérie, le regroupement des rombières catholiques et j'en passe. Je me dis qu'il va y en avoir pour trois plombes. Après ce sera le buffet avec pince-fesses. Je suis sapée sexy ce soir, les mains vont traîner. Et ensuite il faut que je rentre taper mon article à toute allure et l'envoyer à la rédaction de *Midi-Gascogne*. Je ne suis pas couchée.

Lanusse vient se coller un peu plus contre moi. C'est fou ce qu'il dégage comme odeur nauséabonde. Je me prépare à le remettre dans l'axe, lorsqu'un coup de feu claque au-dessus de nos têtes.

— Merde, on a tiré sur le préfet ! crie Lanusse.

Effectivement, celui-ci vient de recevoir un projectile en pleine poitrine. Je n'ai aucun mal à reconnaître une flèche anesthésiante de vétérinaire. Truchel m'a montré tous les modèles quand je l'ai interviewé. Le préfet titube, vacille, hésite, s'accroche au pupitre et finit par glisser à terre. On se précipite, on l'entoure, c'est la panique. Tout le monde crie au premier rang.

Je chope Laberlue par le coude.

— T'as vu d'où ça venait ?

— Non, mais je te jure que c'est le scoop de la soirée. Campari

va faire chauffer les rotatives, tu peux me croire ! J'ai tout dans la boîte dit-elle en tapotant son appareil photo numérique.

Je me tourne pour voir d'où est parti le coup. Dans le fond de la salle des fêtes, il y a un balcon qui domine la salle sur toute la largeur. On y accède par un escalier qui donne dans les cuisines. La porte entrouverte laisse filtrer un rai de lumière. Je cavale dans cette direction en bousculant la foule des pompiers et de leurs proches. Personne ne comprend vraiment ce qui se passe. Le claquement du coup de feu a été passablement étouffé par le brouhaha du public. Les gens voient que ça s'agite beaucoup sur la scène et autour. Alors dans un même élan de curiosité, ils s'avancent dans ce sens. Et moi je fais le chemin inverse.

La cuisine de la salle des fêtes est vide. Les tables sont couvertes de plateaux garnis de canapés au foie gras et au saumon. Les cuisinières sont sorties pour voir ce qui se passe. C'est pas tous les jours que du gratin d'Etat en uniforme se déplace dans la commune. Je ne devrais pas reluquer ces amuse-gueules, parce que c'est de la cellulite en branche. J'enfourne tout de même un petit pain à la crème d'anchois avant de me précipiter dans l'escalier du balcon. La-haut : personne, évidemment ! Le tireur a filé comme une savonnette dans une baignoire humide. Mais sur le sol, il y a la carabine de Truchel. Je n'y touche pas, parce que les flics vont rappliquer dans pas longtemps. Je fais signe à Laberlue de me rejoindre. Elle mitraille à tout va : le préfet effondré, le préfet allongé, le préfet entouré ! Ça rugit, ça gueule, ça crie de toute part. Je n'ai aucune chance de me faire entendre. Alors je l'appelle avec mon téléphone portable. Elle décroche au bout de trois sonneries.

— Qu'est-ce tu veux Fafouine ? C'est pas le moment, tu vois bien que je bosse...

— Ramène ta fraise dans le fond de la salle. Tu vas pouvoir tirer

le portrait de l'arme du crime. On aura la totalité du reportage. Manque plus que le tireur, mais ça c'est une autre histoire.

En moins de temps qu'il n'en faut à Campari pour pisser trois feuillets de copie, elle radine sur le balcon et commence à photographier la carabine. Pendant ce temps, j'appelle la rédaction.

— Touche à rien surtout. Y a peut-être des empreintes...

Elle fait la danse du singe autour de l'arme et clichetonne à tout va. Je me sens effervescente comme un comprimé d'Alka Seltzer.. C'est Mangin qui décroche à la rédaction.

— Il y a du scoop dans l'air, mon petit père. Va falloir changer la Une !

— Fafouine ? Mais qu'est-ce que tu fous ? T'appelles d'où ?

— Je suis à la Sainte-Barbe des pompiers et je te prie de croire que l'ambiance est survoltée. Le préfet vient se de prendre une fléchette d'anesthésiant dans le buffet...

— Il est mort ?

— Je ne sais pas, mais il est parti pour roupiller un bon coup. On lui a tiré dessus avec la carabine de Truchel, le pompier-vétérinaire. C'est le genre d'engin qu'on utilise pour endormir les éléphants dans la savane, t'as qu'à voir !

Mangin s'affole au bout du fil. Lui, il est secrétaire de rédaction et il travaille le soir pour mettre en pages les dernières infos de la journée. Mais un coup pareil, ça vaut la *Une* du journal et là, Mangin ne peut pas décider seul de bouleverser toute la maquette. Et puis c'est un petit jeunot qui n'est là que depuis deux mois, alors tu penses qu'il a le battant à la chamade. Il se prénomme Kevin. C'est tout dire...

— Faut prévenir Campari. T'as son portable ? je lui demande.

— Euh, ben oui, mais je crois qu'il est au resto en famille pour l'anniversaire de sa femme.

— Ben tâche de le choper avant le gâteau et les bougies. Moi

je vais essayer d'en savoir plus pendant ce temps et je te rappelle plus tard.

Laberlue a fini ses clichés et m'interroge du regard. Je referme le clapet de mon téléphone.

— On va dehors, je lui dis. Il y a peut-être des indices à récupérer.

Dans le sud-ouest, les hivers sont plutôt cléments. Mais ce soir, on se pèle. Comme il faisait chaud dans la salle, j'ai laissé mon manteau au vestiaire. Je suis juste en *jean* avec un petit col roulé noir qui me moule à la perfection. Ça fait un peu léger pour affronter les frimas. Il ne neige pas. Dans un sens c'est bien, mais d'un autre côté, je me dis que le tireur aurait pu laisser des traces. Les voitures sont garées dans tous les sens. La salle des fêtes donne sur une route départementale à la sortie du village, alors tout le monde s'en fout. Les gendarmes du coin ne sont pas regardants. J'essaye de repérer la caisse de Truchel. Une vieille Peugeot bleue. Je m'en souviens. Quand je l'ai interviewé, il m'a montré tout l'attirail qu'il trimbailait dans sa guinde : la carabine, les fléchettes, les doses d'anesthésiant et la trousse complète du parfait vétérinaire.

Ça caille et on n'y entrave pas grand chose.

— Je vais mettre mon flash en mode torche, dit Laberlue. Tu vas voir ce que tu vas voir !

En quelques secondes, le paysage s'illumine. Il y a bien une centaine de bagnoles dans le champ et sur le bord de la route. Les fêtes de pompiers, ça attire du monde, pire que les papillons sur les lanternes. Par terre, c'est boueux.

— Je vais niquer mes Converse ! râle Laberlue

— Tu les mettras sur ta note de frais. Avec un coup pareil, Campari va pas nous faire du ramdam pour une paire de pompes. Amène-toi, je crois que c'est la tire à Truchel au fond.

Pas d'erreur. C'est bien la Peugeot bleue, et le coffre arrière baille comme un spectateur des *Chiffres et des Lettres*.

— Ils lui ont bien défoncé sa serrure, remarque ma collègue. Ils ont dû y aller au pied de biche et, à mon avis, ça n'a pas pris longtemps pour l'ouvrir. Note que la voiture n'est pas de première jeunesse.

Moi, je vois quelque chose qui brille par terre.

— Eclaire-moi, s'il te plaît.

— Qu'est-ce t'as trouvé ?

— Merde, c'est juste une épingle à cheveux. Je suis bien avancée.

Je l'empoche tout de même.

— Tu crois que c'est une fille qui a fait le coup ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Mais je ne m'imagine pas tirer des fléchettes empoisonnées avec la carabine de Truchel. T'as vu l'engin ? Ça doit peser plus lourd que le bourriquet de Steevie Boulay. Je dirais que c'est plutôt une arme de mec. On rentre ? Un froid pareil ça m'a donné envie de pisser...

— Moi aussi ! dit Laberlue.

Et on repart en rigolant, alors qu'il n'y a pas de quoi rire. Mais c'est plus fort que nous. On n'arrive pas à prendre la vie du mauvais côté. Question de tempérament.

En pénétrant à nouveau dans la salle, mon téléphone se met à vibrer. C'est Campari. Il n'a pas perdu de temps, le rédac'chef.

— Désolée d'avoir gâché votre petite soirée familiale, dis-je. Mais ici, c'est le branle-bas de combat. Un avion se serait écrasé sur le terrain de foot que ça n'aurait pas fait plus de bordel.

Je lui résume la situation. Ça le met dans un état pas possible. Cet homme-là, c'est une machine à pondre des journaux.

— Ah ! Tu peux dire que tu as décroché la timbale ! Il me faut le texte et les photos d'ici une heure au plus tard. Tout doit partir avant minuit et les machines roulent à deux heures du matin.

Je regarde ma montre.

— Ça me laisse une petite demi-heure pour grappiller les dernières infos. Je vous rappelle dès que je suis à la maison. En tout cas, vous avez bien fait de m'envoyer ici ce soir. Je pensais que j'allais vraiment perdre mon temps. Heureusement, j'avais déjà repéré deux ou trois jolis pompiers...

Campari me coupe d'un ton sec.

— On n'a pas le temps d'évoquer ta libido, Fafouine. Tu la mets sous un mouchoir ou tu vas tremper tes fesses dans l'Adour. Je veux le papier en temps et en heure. Je serai à la rédaction dans un quart d'heure.

Vlan ! Prends ça dans le nez, ma fille. Il me gonfle avec son machisme des années soixante. Je le rembarre.

— Vous pourriez mettre les formes Campari. Un de ces quatre je vais adhérer aux Chiennes de Garde !

— C'est ça. En attendant, c'est pas elles qui font tourner l'édition de demain. A cette heure-là, elles doivent être à la niche.

Et toc, il me raccroche au nez. Tu parles d'un goujat. Je ne m'habitue pas. Je me drape dans ma fierté de fille et je repars sur le terrain, flanquée de Laberlue.

— Tu fais une drôle de tête. Tu t'es encore engueulée avec Campari ? Vous deux, faut pas vous enfermer dans une cage à fauves. Sinon il y aura de la viande rouge au petit déjeuner. Tiens voilà le docteur Baulois qui rapplique !

Effectivement, son gyrophare bleu tournoie dans la nuit comme le phare de Biarritz. Mais là, c'est le préfet qui est en perdition. Le gros Lanusse ramène sa viande.

— Tu parles d'une histoire ! qu'il dit.

Comme il est resté près de l'estrade pendant qu'on reluquait les environs avec Laberlue, je crois bon de prendre quelques nouvelles.

— Y a du neuf, côté préfet ?

Il est tout tourneboulé le correspondant de la *Pêche*. Lui, ses sujets habituels, c'est l'assemblée générale des joueurs de boule,

ou le repas de la chasse. Moi je suis une vraie journaliste, avec la carte et tout le toutim, pardon m'sieurs-dames. On ne boxe pas dans la même catégorie et d'ailleurs je suis plutôt à classer dans les poids plumes.

— On attend le médecin, dit Lanusse. Le préfet n'a pas repris connaissance. Dans un sens, il a de la chance que ça soit arrivé au milieu des pompiers. Ils sont en train de lui faire un massage cardiaque et la respiration artificielle, enfin je ne sais pas... Tout ce qu'il faut faire dans ces cas-là...

— Tu parles d'une fête de la Sainte-Barbe. Ils ne sont pas prêts de l'oublier.

— C'est la première fois qu'un scoop pareil m'arrive se réjouit Lanusse. Quand je vais envoyer mon papier demain à la *Pêche*, ils vont être étonnés...

Cette crème d'engelure de correspondant travaille à la petite semaine. Généralement, il lui faut huit jours pour envoyer un article à la rédaction. Là, il met le turbo et pense sincèrement faire vite en se laissant toute la nuit pour rédiger. Moi je me marre, parce que c'est toujours la guéguerre entre les différents titres de la région. Et Lanusse n'imagine pas qu'on puisse modifier la *Une* d'un journal à onze heures du soir. Je le conforte dans cette idée.

— T'as raison, mon vieux. Ils vont peut-être même attendre le week-end pour en parler !

— Tu crois ? Remarque, ça m'étonnerait pas. Des fois, j'envoie des papiers et ils ne paraissent que trois ou quatre semaines plus tard !

— Mais oui ! Te stresse pas, ça n'ira pas plus vite. Et puis tu vas pas réveiller ton rédac' chef en pleine nuit. Il n'apprécierait sûrement pas...

Lui, il ne fait pas la différence entre un scoop magistral et une brève de village. Je suis donc assurée qu'on sera les premiers à sortir l'affaire. Cet enfoiré de Campari a au moins le bon goût de

faire son boulot comme un vrai pro. Il va faire reluire les manchettes et les gars de la *Pêche-du-Midi* avaleront leurs gros titres de traviole. Quand on est sur le terrain, faut en profiter. Dans la concurrence, tous les coups sont permis.

Le docteur Baulois est un homme voûté, usé par le temps, mais qui porte bien de magnifiques cheveux blancs. Il a la mine contriste du gars qui va au turbin comme d'autres grimpent à l'échafaud. Il pense que la retraite n'est pas loin. Et c'est bien un coup de Jarnac de le sortir de son *home* un soir de semaine. Lui qui espérait pantoufler avec son épouse devant la télé pour regarder un épisode de *Desperate Housewives*, la série branchée chez les notables de province. Mais la médecine, c'est une mission, une profession de foi. Alors tant qu'il n'aura pas raccroché le stéthoscope, et aussi pénibles soient les rhumatismes qui lui courbent l'échine, il ira là où le devoir l'appelle.

Il se fraye un chemin parmi la foule et je lui emboîte le pas, suivie de Laberlue. On grimpe sur l'estrade où les pompiers ont déjà fait du service d'ordre. Moi je suis connue, depuis le temps que je les ai pistés sur tous les terrains : les incendies, les camions renversés, les dégâts des eaux, les chiens écrasés... J'ai tout fait avant de décrocher le titre de reporter ! Mais je ne regrette rien. C'est la vie qui joue et moi je suis une *go-between* comme disent les hommes d'affaires. Une entremetteuse, quoi. Je passe l'info à mes contemporains comme on passe les plats de la cuisine à la salle-à-manger. Je suis ici ou là, ailleurs, partout où ça bouge. Je vais voir les gens, je parle avec eux, ils me racontent leurs joies ou leurs déprimés, leurs espoirs et leurs emmerdes, leurs amours et leurs haines. Et toute ces histoires, tous ces sentiments filent sur les touches de mon clavier après être passés dans le filtre de mon cœur et de mon esprit. Ensuite ça devient du papier journal pendant vingt-quatre heures, puis du papier d'emballage ou pire encore, je n'ose même pas l'imaginer.

Truchel est agenouillé devant le préfet qui a l'air sacrément mal en point. Je le tire par la manche.

— Dites-donc, c'est avec votre engin qu'on a tiré, je lui fais remarquer.

Il se tourne vers moi, la mine défaite.

— Je le vois bien. On ne peut pas confondre une fléchette et une balle de fusil...

— C'est grave d'après vous ?

— Plutôt, oui. D'abord parce que la distance est tout de même courte et l'impact très puissant. Ensuite, je ne sais pas quelle dose a utilisée le tireur. On ne met pas la même quantité d'anesthésiant pour un chevreuil ou pour un taureau. Je vous l'ai déjà expliqué.

— Votre coffre de voiture a été forcé. C'est bien là que vous aviez rangé votre fusil ?

— Vous ne perdez pas de temps, ronchonne Truchel. Je m'en doutais. Ce n'est pas le genre d'arme qui court les rues.

— Mais qui pouvait savoir que vous l'aviez dans votre coffre ce soir ?

— Tout le monde. Et grâce à vous d'ailleurs. Dans cet article que vous avez écrit sur moi, vous racontez en toutes lettres que je ne me déplace jamais sans mon attirail dans le coffre.

Je me mords les lèvres. J'aurais dû y penser, bien sûr. C'est d'autant plus ballot que ça élargit le champ des suspects à tous les lecteurs du journal. Sinon, on se serait restreint à l'univers des pompiers qui étaient les seuls à le savoir... avant mon papier ! Les gendarmes vont me bénir.

Laberlue y va d'un nouveau cliché dont le flash surprend le docteur en train d'écouter le cœur du préfet.

Il relève la tête, d'un air courroucé.

— Celui-là, vous ne pourrez pas le publier dit-il.

— Et pourquoi ? demande Laberlue. Je fais juste mon boulot...

— Parce que je ne crois pas que votre journal ait pour habitude de mettre la photo d'un préfet mort en couverture.

Mince, ça se complique.